

RECHERCHES SUR LES COLLECTIONS DU MSR : À PROPOS DE LA CONSTITUTION DE LA COLLECTION DE PETITS BRONZES D'EDWARD BARRY



Fig. 1 – Portrait d'Edward Barry conservé dans un album de la Société archéologique du Midi de la France (photo : M.-L. Le Brazidec)

Claudine Jacquet
et Marie-Laure Le Brazidec

LA CONFÉRENCE qui a été présentée en distanciel le 27 mai 2021 aux Amis du MSR est le fruit d'une collaboration fructueuse, sur laquelle il nous semble important de revenir.

D'une part, Marie-Laure Le Brazidec, chercheur-numismate indépendante, associée à l'UMR 5608 (TRACES), s'est intéressée à Edward Barry à travers l'étude de collections numismatiques vendues aux musées de Nîmes et de Montauban, ce qui a donné lieu à une publication sur les collections du musée Ingres ; d'autre part, les recherches de Claudine Jacquet, attachée de conservation, responsable du Pôle conservation du MSR jusqu'en février 2021, sur les collections Barry ont été motivées par l'intégration du Musée Saint-Raymond à un Programme commun de recherche (PCR) sur les sépultures de l'âge du Fer dans les Hautes-Alpes. Ces deux « entrées » pour l'étude d'un même fonds sont révélatrices, comme nous allons le voir, de l'éclectisme de la collection Barry.

Il faut souligner l'importance pour un musée et pour la connaissance de ses collections de collaborer avec des chercheurs et d'être intégré à des programmes de recherches qui permettent de faire connaître le travail que les équipes mènent « dans l'ombre » par le biais de colloques et de publications. En effet, la collection Barry a été présentée lors des journées d'étude sur les collections protohistoriques à Gap (2018), lors d'un colloque de l'INHA sur les collectionneurs de la fin du XIX^e siècle (2019) et a également fait l'objet de publications dans les actes de ces colloques et dans la publication du PCR sur les Hautes-Alpes. Chaque fois, et ce sera le cas également pour cette conférence, c'est un angle d'approche différent qui est choisi pour évoquer ce collectionneur aux multiples facettes et la richesse de sa collection.

Par ailleurs, cette mise en commun a permis d'engager de nouvelles recherches sur la constitution des collections Barry, notamment sur les petits bronzes, et plus largement sur la vie de ce personnage important pour l'histoire de Toulouse, sur lequel nous sommes encore loin de tout connaître. Ces nouvelles recherches ont surtout été axées sur la consultation de plusieurs fonds d'archives et de ressources documentaires variées, sans toutefois avoir encore pu faire le tour de tous les fonds, ce n'est donc ici qu'une étape dans ces nouvelles recherches communes qui est présentée.

EDWARD BARRY (1809-1879)¹ (FIG. 1)

LES DIFFÉRENTES nécrologies publiées au moment de son décès² nous apprennent qu'Alfred Étienne Edward Constant Barry vit le jour le 27 mai 1809 à Avesnes (Nord), au sein d'une famille d'origine irlandaise venue trouver refuge dans le royaume de Louis XIV pour fuir les persécutions protestantes. Son père, capitaine de dragons, en garnison à Avesnes, y épousa la fille d'un garde général des forêts, Émilie Prisse. Edward est le troisième sur treize enfants, dont seulement six survécurent.

DES ORIGINES MYSTIFIÉES

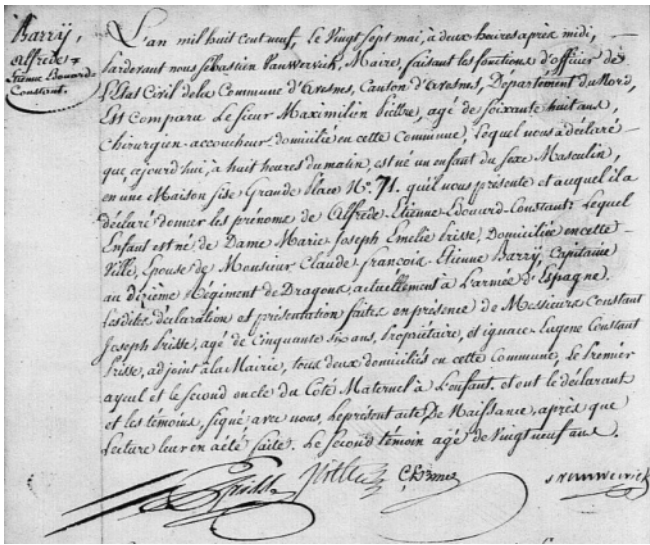


Fig. 2 – Acte de naissance d'Edward Barry
(photo : Archives départementales du Nord)

Ce sont alors les éléments connus et diffusés par E. Barry lui-même, mais à y regarder de plus près, on s'aperçoit que les origines et même le prénom usuel du collectionneur sont usurpés.

En premier lieu, son acte de naissance (fig. 2) orthographe son prénom en Édouard, à la française, et non à l'anglaise avec un w. Par ailleurs, les recherches généalogiques réalisées par un de ses descendants³, que nous avons eu la chance de retrouver, montrent que la famille Barry est originaire depuis le début du XVII^e siècle, au moins, du département du Rhône (commune de Saint-Symphorien-d'Ozon) !

Il semblerait donc que celui que ses camarades surnommaient « le grand aristocrate » ait construit un véritable mythe sur ses origines, ce qui est à prendre en compte pour aborder sa personnalité.

CARRIÈRE ET VIE FAMILIALE

Il n'en demeure pas moins que le jeune homme développe très tôt un engouement pour les beaux livres et commence à constituer de petites collections variées⁴. En 1824, il entre en pension au collège Sainte-Barbe de Paris, puis intègre l'École normale en 1829, où il est élève de Jules Michelet. Docteur et agrégé à l'âge de 23 ans, il occupe un an la chaire d'histoire-géographie au collège de Lyon avant d'être nommé en 1833 à la faculté des lettres de Toulouse. Il y restera 40 ans.

Plusieurs de ses correspondances nous apprennent qu'il habita successivement place de l'École d'artillerie au n° 55 (en 1837), rue du rempart Saint-Étienne au n° 7 (en 1844) et au n°1 des allées Saint-Michel, au moins à partir de 1856, adresse qui doit correspondre à l'actuel n°1 des allées Jules-Guesde, c'est-à-dire à la gendarmerie construite dans les années 1895.

¹ Nous reprenons ici succinctement les éléments biographiques concernant E. Barry, en renvoyant aux articles déjà publiés à ce sujet (Berdeaux-Le Brazidec 2010 ; Jacquet 2020 ; Jacquet et Le Brazidec 2020 ; Jacquet et Le Brazidec à paraître). Nous insisterons sur les éléments nouveaux apparus au cours de nos recherches.

² Gatien-Arnould 1879 ; Lebègue 1879.

³ Nous remercions vivement le général P. Brutin de nous avoir transmis le résultat de ses recherches.

⁴ Gatien-Arnould 1879, p. 29.

C'est dans son cercle professionnel qu'il rencontre Jeanne Émilie Mathilde Teulon (1821-1852), fille d'un ancien député du Gard, Émile Teulon. Ils se marient le 29 novembre 1842 à Nîmes. De cette union naissent trois fils : Émile (1843-1910), capitaine au 121^e régiment d'infanterie mais également photographe, Lucien (1845-1900), chancelier du consulat de France notamment à Malte et en Italie, et Georges (1848-1923), négociant en vins.

Édouard Barry décède le 17 mars 1879 (fig. 3) à son domicile et ses obsèques ont lieu quelques jours plus tard à l'église Saint-Exupère. Sa dépouille sera ensuite transférée à Nîmes pour rejoindre celle de son épouse dans le caveau familial.

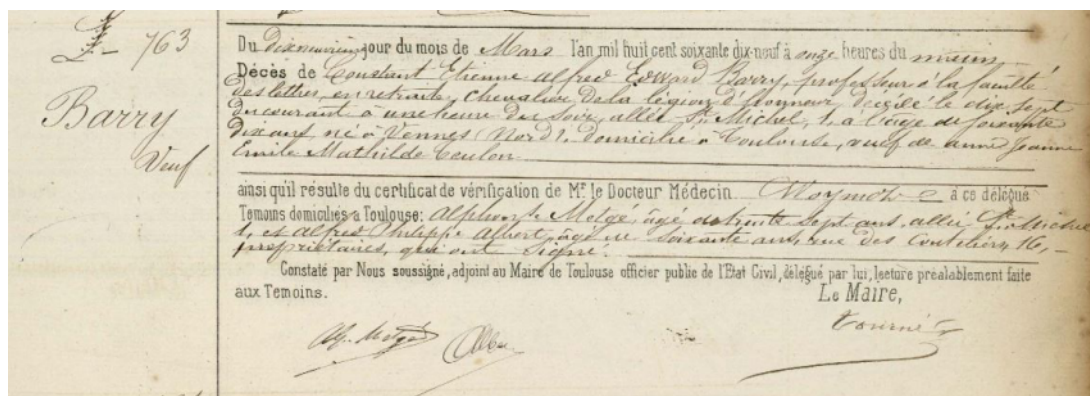


Fig. 3 – Acte de décès d'Edward Barry
(photo : Archives municipales de Toulouse)

LE GOÛT DE L'HISTOIRE ET DES ÉTUDES

Tout au long de sa vie, Barry se consacre à l'étude des sociétés anciennes et les éloges de ses confrères, en particulier, s'accordent sur l'immense érudition de ce savant collectionneur. Cette érudition, il la met en premier lieu à la disposition de ses étudiants. Barry, le professeur d'Histoire, prend soin de leur apporter un discours synthétique et renouvelé, et publie plusieurs manuels⁵. On indique à son sujet que « Barry, professeur d'histoire, prépare bien son cours, mais il se plaint que son auditoire ne le récompense pas toujours de sa peine et que ses leçons les plus solides soient rarement appréciées⁶ ». Cette longue carrière dans l'enseignement s'arrête brutalement en 1874, suite à sa mise à la retraite d'office ; il en restera profondément indigné.

Mais E. Barry est aussi un éminent épigraphiste qui met son savoir encyclopédique au service de la rédaction de la version augmentée et corrigée de l'Histoire générale de Languedoc, initiée par les Bénédictins Dom De Vic et Vaissette, en contribuant à la rédaction du recueil des inscriptions antiques (tome XV).

E. Barry n'hésite pas à battre la campagne et à voyager pour ses études et pour acheter des objets. Au gré de ses déplacements, notamment pour faire passer les épreuves du Baccalauréat, mais aussi de rencontres avec ses pairs dans le cadre de ses activités au sein des sociétés savantes, il développe et entretient un solide réseau d'érudits, antiquaires et chercheurs qui a sans aucun doute contribué à la constitution de son « musée » rassemblant de nombreuses pièces antiques et médiévales.

⁵ Il publie notamment : *Programme d'études historiques et géographiques*, 1837 ; *Histoire de France*, 1837 ; *Manuel d'histoire universelle*, 1841.

⁶ Vauthier 1928.

CONSTITUTION DE SA COLLECTION

SI NOUS ne connaissons pas à ce jour toutes les personnes ayant permis à E. Barry de collecter et rassembler les grandes quantités d'objets antiques qui formaient son « musée », nous disposons toutefois de plusieurs informations qui permettent de se faire une idée générale autour de la constitution de ses collections⁷. Il utilise notamment son réseau familial, celui des sociétés savantes et sans doute aussi celui de ses amis collectionneurs. Il profite en outre très certainement de ses participations à plusieurs congrès des Sociétés savantes à Paris, à la Sorbonne, pour rencontrer des délégués venus de la France entière, pour pouvoir contacter des marchands et peut-être pour être présent à des ventes publiques ou encore pour finaliser des transactions.

Ce sont probablement ses fréquents déplacements en tant que jury du Baccalauréat, multipliant encore les possibilités de contact dans de nombreuses villes françaises, qui lui permirent d'étendre son réseau de pourvoyeurs d'antiquités, comme on en a un aperçu dans une de ses rares publications archéologiques, consacrée aux lampes à huile⁸.

Si ses collections sont essentiellement issues d'Occitanie (de Toulouse, Narbonne, Nîmes⁹ ou de localités plus petites), il possédait aussi des objets de provenances plus lointaines, voire étrangères avec l'Italie.

COLLECTIONS NUMISMATIQUES

En ce qui concerne la numismatique, nous savons grâce à l'éloge de Gatién-Arnoult que les « médailles », c'est-à-dire les monnaies comme on les appelait à cette époque, firent l'objet d'une des premières collections de Barry, dès sa jeunesse. Il s'agissait là d'objets dans lesquels il recherchait les traces du passé.

Nous pensons avoir retrouvé une des premières monnaies collectées par E. Barry avec cette monnaie gauloise (fig. 4), indiquée comme ayant été achetée à Valenciennes (Nord). Elle se trouve dessinée dans l'album Barthélemy, conservé au Cabinet des Médailles de Paris, qui indique par ailleurs que cet exemplaire fait alors partie de la collection de Félicien de Saulcy, ce qui implique que Barry la lui aura vendue, probablement dans les années 1860, voire avant.

Nous pouvons également noter qu'E. Barry fait au moins une demande d'accès au Cabinet des Médailles de Paris, en date du 22 octobre 1845¹⁰. Ce qui signifie qu'à cette époque, il devait faire des recherches numismatiques. Celles-ci paraissent même liées à l'établissement, dans la même période, du catalogue du médaillier de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, dans le but de le déposer au musée de la ville, ce qui sera effectif en 1847. En effet, dans ce courrier (fig. 5), un des rares d'ailleurs qui soit conservé de sa correspondance active, il exprime le désir de voir les séries de



Fig. 4 – Monnaie gauloise dessinée dans l'album Barthélemy. Cabinet des médailles (photo : M.-L. Le Brazidec)

⁷ Nous renvoyons également pour le détail de ces informations à Jacquet 2020 et à Jacquet et Le Brazidec à paraître.

⁸ Barry 1861.

⁹ Pour Nîmes, nous pouvons citer notamment une tête de jeune homme en marbre conservée au musée Saint-Raymond (inv. Ra 367 bis).

¹⁰ Ce dossier est conservé aux Archives de la BnF : 2011/091/ACM10-12, 1845-Courrier, lettres adressées aux conservateurs du Cabinet en 1845 (demandes d'accès).

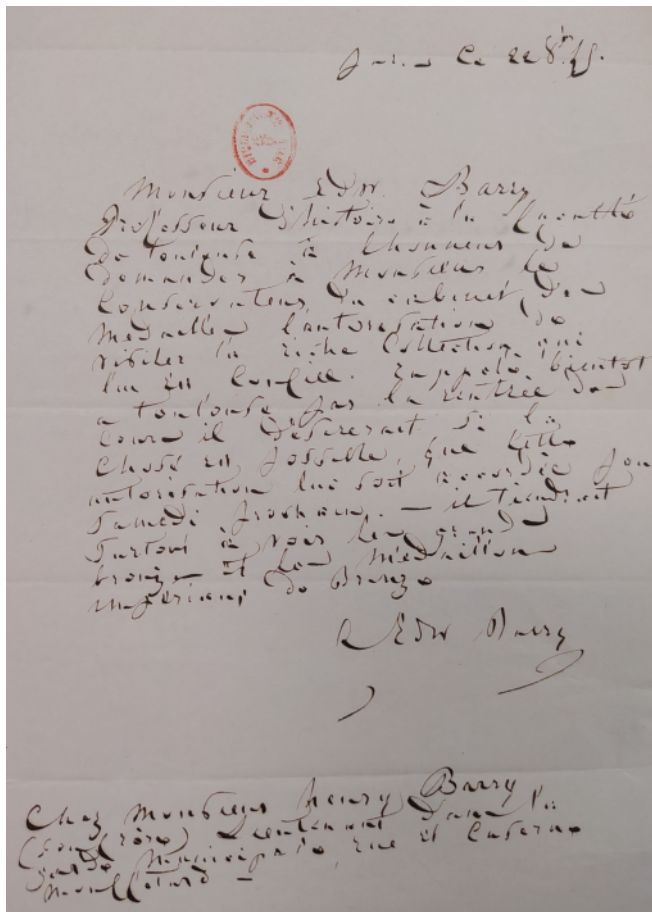


Fig. 5 – Courrier de demande d'accès adressé par Edward Barry au conservateur du Cabinet des médailles le 22 octobre 1845 (photo : M.-L. Le Brazidec)

grands bronzes et les médaillons impériaux de bronze.

Sans connaître le détail des séries numismatiques de la collection Barry, nous pouvons toutefois en avoir un aperçu très sommaire grâce à l'une de ses publications. En effet, il exposa en 1858 à Toulouse, dans la même vitrine que les poids inscrits, une série « d'échantillons choisis de numismatique ancienne et moderne, en divers métaux, d'une remarquable conservation. On y distingue des monnaies phéniciennes, ibériennes, gauloises et gallo-romaines, étrusques, grecques, de l'Italie méridionale, de la Sicile et de la Grèce continentale, item de l'Asie Mineure et de l'Afrique ; des impériales romaines (monnaies et médaillons) d'une grande beauté, depuis Auguste jusqu'à Théodose : quelques pisanes du XV^e siècle ; quelques pièces renaissantes de France et d'Italie ; quelques échantillons du XVII^e et du XVIII^e siècle¹¹ ». Nous pensons également que Barry acquit plusieurs exemplaires d'un trésor romain découvert à Nîmes en 1851, composé de plusieurs milliers de deniers, qu'il présenta à une séance de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.

LA STATHMÉTIQUE

Une autre particularité de la collection Barry est la partie consacrée aux poids, décrite comme « groupe unique de plus de deux milles pièces, contenant les poids de presque toutes les villes méridionales. Des mesures en bronze et en verre l'accompagnent et le complètent ».

Cette série de poids était assez exceptionnelle (fig. 6). Elle semble avoir été constituée par Barry à partir de 1848. Il s'ingénia à rassembler ce qu'il appelait « le musée des poids et mesures », en regroupant surtout des poids municipaux du Moyen Âge et de l'époque Moderne. Les poids antiques représentaient pour leur part une sorte d'introduction à cette collection. Celle-ci, déjà bien formée, avait été exposée à Toulouse en 1858. E. Barry avait d'ailleurs acheté en décembre 1857 les poids de la collection Soulages afin de compléter sa collection, qui à l'été 1858 comportait déjà près de 400 exemplaires relatifs à 44 villes du Midi et elle était déjà qualifiée de « collection la plus complète qui existe en France ». En décembre 1859, il envoya une proposition de vente de 111 exemplaires de sa collection au Cabinet des Médailles de Paris, avec un catalogue sommaire renseigné des prix¹² : il souhaitait en effet se défaire de quelques doubles afin de concentrer ses recherches sur certaines séries. Cette collection fut ensuite présentée à l'Exposition universelle de 1867, où elle fut particulièrement louée, certains la voyant immanquablement destinée au musée de Cluny¹³.

¹¹ Barry 1858, p. 44.

¹² Archives du Cabinet des médailles, BnF : 2011/091/ACM11-45, Courrier 1859. Une note précise qu'il a été répondu à ce courrier, mais nous ne savons pas si cette proposition a été acceptée. E. Barry signale par ailleurs que le musée de Montpellier serait aussi intéressé.

¹³ Barrué 1867.

L'ART MÉDIÉVAL ET RENAISSANCE

E. Barry a par ailleurs rassemblé une importante collection d'art médiéval et Renaissance, comme on peut le voir dans la série de tirages photographiques conservés aujourd'hui par le musée du Vieux-Toulouse, photographies prises vraisemblablement chez le collectionneur avant 1874¹⁴. Une collection dispersée après sa mort lors d'une vente publique organisée à l'Hôtel Drouot à l'instigation de ses fils, les 3 et 4 juin 1880. Certains des meubles notamment partiront alors à l'étranger, comme un buffet conservé aujourd'hui au Metropolitan Museum of Arts de New York.

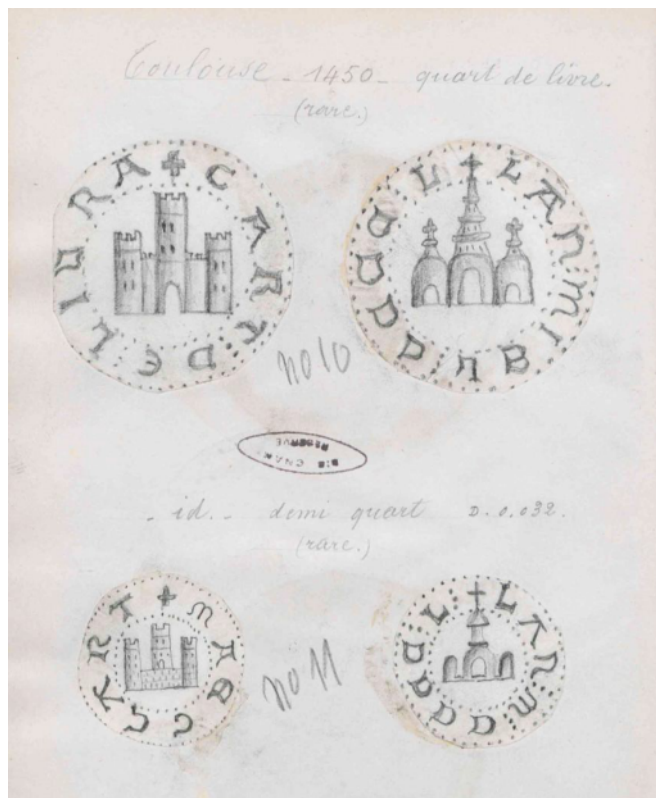


Fig. 6 – Planche extraite du catalogue d'A. de Bourdès : *Poids inscrits du Midi de la France : dessins de quelques types de la collection Barry*, 1886. Exemplaire conservé au CNAM, cote CNAM-BIB MET 1572 Res (photo : CNUM-CNAM)

EXPOSITIONS DE SES COLLECTIONS

Souignons que si Barry a très peu publié les objets de sa collection, il les a exposés, au moins à deux reprises. Tout d'abord en 1858 lors d'une exposition d'antiquités, d'objets d'art et de peintures anciennes qu'il organise avec quelques confrères, tous issus de la bourgeoisie toulousaine. Il est intéressant de remarquer la manière assez novatrice pour l'époque dans laquelle ces objets sont exposés. Le parti pris dans la scénographie de ces « modestes collections d'amateurs » tranche avec les expositions traditionnelles et notamment avec les présentations basées sur la typologie du Musée de Toulouse. Dans cette exposition-événement, qui prend place dans l'ancienne bibliothèque du clergé (près de l'évêché et de la cathédrale Saint-Étienne), E. Barry essaie de « rapprocher ce que l'on sépare trop souvent dans les musées ». Il organise des salles thématiques afin de « réunir au mobilier proprement-dit tout ce qui concourrait avec lui à l'ornementation intérieure, depuis la peinture et la sculpture sur bois et sur pierre jusqu'aux œuvres délicates de l'orfèvrerie, de la serrurerie et de la miniature¹⁵ ».

Puis à l'Exposition universelle de 1867, dans la Galerie de l'Histoire du travail, où ses collections sont remarquées et lui permettent d'obtenir une médaille d'argent¹⁶. Voici par ailleurs le descriptif qu'en fit Gabriel de Mortillet¹⁷ : « La seconde vitrine plate consacrée à M. Barry, bien que exclusivement remplie d'objets en bronze, se rapporte à une époque plus récente que celles dont nous nous sommes occupé jusqu'à présent. Nous sommes là en présence des produits de l'industrie de la première époque du fer. Les bracelets abondent ; il y en a plus de deux cents. (...) Le gros lot des bracelets de M. Barry provient des Alpes de la Savoie. (...) C'est à la même époque et à la même civilisation qu'il faut rapporter des grelots ou crotales, des boulons coniques et de petites plaques d'ornement de bronze ovales rétrécies au milieu, qui accompagnent les bracelets précédents ».

¹⁴ Nous remercions Jérôme Kérambloch, chargé des collections du musée du Vieux-Toulouse, pour nous avoir communiqué ces photographies.

¹⁵ Barry 1858, p. 3.

¹⁶ *Le Messager de Toulouse*, 4 mai 1873, tiré à part p. 6.

¹⁷ Mortillet 1867, p. 65-66.

Par ailleurs, s'il expose des objets issus de sa collection, il joue également un rôle dans l'organisation de l'exposition, comme en témoigne une lettre conservée dans les archives de la Société archéologique du Midi de la France, dans laquelle il se présente comme un intermédiaire local avec la commission parisienne, notamment pour le choix des objets à exposer.

Enfin, nous pouvons supposer que des éléments de la collection Barry ont été présentés lors de l'exposition universelle de 1878, à Paris, dans la section « Art ancien », grâce à une liste établie par E. Roschach et retrouvée dans ses archives¹⁸.

À travers cet aperçu du « musée » Barry patiemment constitué au gré de rencontres et de déplacements, on entrevoit l'attachement du collectionneur au bel objet, ce qui fait écho aux mots de Roschach rapportant en 1874 que Barry « ne voulut admettre dans son musée rien de banal ou d'insignifiant¹⁹ ». Une collection notamment caractérisée par l'importance des séries (séries de clés, de fibules, de bracelets, de seaux de propriété, de statuettes...) signalant une tendance à l'accumulation, bien perceptible dans les deux cas particuliers que sont les découvertes du site de Panacelle (Hautes-Alpes) et la constitution de sa collection de poids médiévaux.

EDWARD BARRY ET L'ENRICHISSEMENT DES COLLECTIONS MUSÉALES

AVANT MÊME de proposer à la ville de Toulouse la vente d'une grande partie de sa collection, E. Barry joua un rôle de premier plan dans l'enrichissement des musées du Midi de la France.

En 1847, profitant d'un voyage d'étude qu'il effectue en Italie dans le cadre de ses recherches sur les Pélasges²⁰, E. Barry acquiert à Civitavecchia un lot de vases étrusques pour le compte de la ville de Toulouse²¹. Au début de l'année suivante, au moins neuf de ces vases sont inscrits sur le registre d'inventaire du Musée de Toulouse²². Le nom de l'acquéreur n'y est pas mentionné, pas plus qu'il ne l'est dans un document de la main d'Alexandre Du Mège²³ daté de 1851 relatif à ces mêmes vases. Il faut attendre le catalogue publié en 1865 par E. Roschach²⁴ pour voir le nom d'E. Barry associé à cette acquisition : « un groupe de beaux vases de travail italo-grec ou étrusque, recueillis à Cività-Vecchia par M. Barry²⁵ ».

Plus près de nous, E. Barry favorisa l'acquisition par le Musée de Toulouse d'une série d'autels votifs retirés de l'église d'Ardiège, dans les Pyrénées commingeoises. Une acquisition mentionnée dans une note issue des archives inédites de Roschach : « en 1858, M. Barry suggère l'acquisition des marbres d'Ardiège (30 pièces) », ainsi que dans le catalogue de 1865, p. II : « monuments épigraphiques d'Ardiège dont la possession a été assurée à la ville par les soins de M. Edw. Barry ».

¹⁸ Nous remercions vivement Marc Comelongue pour nous avoir communiqué l'existence de ces archives non classées, conservées aux Archives municipales de Toulouse.

¹⁹ Mairie de Toulouse, Délibération du 21 janvier 1874.

²⁰ E. Barry avait publié *Recherches historiques sur les Pélasges* en 1846, impression séparée d'un long article paru dans l'*Encyclopédie nouvelle* en 1845 (d'après Gatién-Arnoult, 1879, p. 72).

²¹ Ce projet d'acquisition est mentionné dans la délibération du conseil municipal du 11 mai 1846, dans lequel il est stipulé qu'une somme de 300 francs est allouée à l'achat de vases à Civitavecchia. Cette somme sera reportée sur l'exercice de l'année suivante comme indiqué dans la délibération du 8 mars 1847.

²² Inventaire aujourd'hui conservé à la documentation du musée des Augustins. Nous remercions Caroline Berne et Anna de Torres (musée des Augustins) pour la communication de ces informations.

²³ Alexandre Du Mège (1780-1862) était alors conservateur du musée des Antiques, installé dans le cloître des Augustins.

²⁴ Archiviste de la ville et chargé des collections du Musée de Toulouse de 1862 à 1898.

²⁵ Catalogue 1865 p. 119 et p. 163-164. Le travail de recherche est toujours en cours pour clarifier la liste des vases acquis en Italie par E. Barry et les circonstances de cette acquisition. Nous remercions Virginie Gimat et Christelle Molinié (musée Saint-Raymond) pour leur aide dans l'identification de cette collection aujourd'hui conservée au musée Saint-Raymond.

LES PREMIÈRES VENTES DE LA COLLECTION BARRY

C'est dans les années 1860 qu'E. Barry semble engager diverses négociations pour vendre une partie de ses collections. Il se pourrait qu'il soit alors en prise à des difficultés financières liées en partie aux études de ses trois fils ; c'est en tout cas ce que Barry laisse entendre dans une lettre adressée à Félicien de Saulcy, datée du 24 janvier 1867²⁶ : « car j'ai trois fils, des valeurs étrangères que vous ne connaissez pas, je l'espère, des collections que je suis forcé d'abandonner en partie et pour ministre un ancien camarade dont les admirables réformes viennent de réduire notre traitement d'un bon quart ».

Le catalogue Roschach de 1865 nous apprend qu'un lot de 11 monnaies est vendu au Musée de Toulouse en 1862²⁷. La même année, E. Barry vend à la ville de Nîmes pour la somme de 9000 francs une importante série de 861 monnaies, dont 75 gauloises, 96 ibériennes, 202 grecques et 488 impériales romaines, avec des médailles des papes et des grands personnages et 154 poids anciens de 30 villes du Midi. Ce fonds venait ainsi compléter les séries du médaillier de la ville, en pleine reconstitution après le vol de ses collections anciennes²⁸.

Deux ans plus tard, en novembre 1864, la ville de Montauban recevait de la part de Barry une proposition d'acquisition d'une collection de monnaies. Suite à l'avis favorable d'une commission venue voir cette série qu'elle qualifia de « remarquable », l'acquisition fut votée lors de la séance du conseil municipal du 8 décembre 1864 pour la somme de 1000 francs payable en trois annuités. Les monnaies, « 170 monnaies en argent dites impériales », arrivèrent à Montauban avant le 23 décembre. Elles sont aujourd'hui mélangées au reste des collections du musée et nous avons proposé d'en reconnaître une partie parmi les deniers du Haut-Empire et du début du III^e siècle.

QUELQUES OCCASIONS MANQUÉES...

L'histoire des ventes de la collection Barry est aussi faite d'occasions manquées. En 1867, alors que le « musée » Barry figure à l'Exposition Universelle de Paris, E. Roschach écrit une lettre au Maire de Toulouse (fig. 7) pour l'engager à acquérir une série d'armes antiques, dont une épée trouvée dans le Garonne au niveau du Bazacle et un fauconneau d'époque Louis XIII, découvert à Toulouse fin 1866 et acquis aussitôt par Barry, ainsi que 21 seaux de bronze pour un prix total de 1500 francs²⁹. Cette vente n'aboutit pas, tout comme une autre proposition faite par Barry, cette fois au musée du Louvre, en 1867-1868³⁰.

En 1873, E. Barry propose à E. Roschach un lot d'objets provenant de l'*oppidum* de Vieille-Toulouse ainsi que deux haches trouvées à Toulouse, dans le quartier Saint-Cyprien. L'absence de cette vente dans les délibérations du conseil municipal de 1873 et le fait que quelques-uns de ces objets se retrouvent dans la collection finalement achetée l'année suivante par la ville, nous permettent de supposer que cette proposition de vente 1873 n'aboutit pas non plus.

²⁶ Document conservé à la Bibliothèque de l'Institut de France. Nous remercions M. Altit-Morvillez pour nous avoir communiqué ce courrier.

²⁷ Ce lot était composé d'une médaille de Charles IX au millésime de 1658 (n° 1094), une autre des États de Bretagne, datée de 1758 (n° 1685), un exemplaire relatif au Canal de Bourgogne (n° 1727), frappé en 1783, six médailles des papes Léon XI (n° 1829), Clément IX (n° 1830), Innocent XII (n° 1831), Clément XI (n° 1832), Clément XII (n° 1833), et Benoît XIV (n° 1834), et enfin deux médailles représentant Benoît Varchi (n° 1835) et Léonard Ximenes (n° 1836).

²⁸ Malheureusement, les archives du musée et de la ville de Nîmes ne conservent pas de document relatif à cet achat, nous n'en avons donc pas de liste détaillée et il n'est pas possible de les identifier avec certitude dans les collections actuelles, en dehors des monnaies grecques.

²⁹ Brouillon d'une lettre non datée issu du lot des archives Roschach, non classées, conservées aux Archives municipales de Toulouse.

³⁰ Archives nationales, Archives des musées nationaux - Département des Antiquités grecques et romaines du musée du Louvre (Série A), 20140044/12 ; les auteurs n'ont pas encore pu consulter ce dossier.

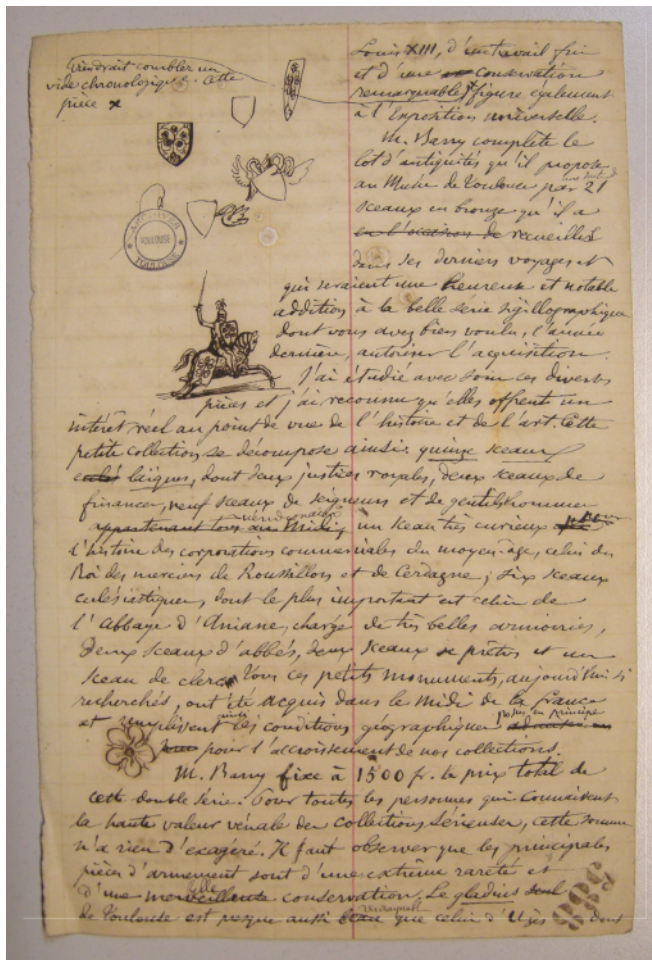


Fig. 7 – Brouillon d'un courrier adressé par E. Roschach au Maire de Toulouse en 1867 (photo : Archives municipales de Toulouse)

bronze, de la collection Barry. Il insiste sur la valeur « unique dans son genre » du musée Barry, si bien « qu'il serait impossible d'en trouver ailleurs d'équivalent non seulement dans les collections particulières de même que dans les musées les plus riches, de sorte que si la ville néglige l'occasion qui lui est offerte, il est certain que cette occasion ne se présentera plus³² ». Au cours de la même séance, lecture est faite d'un courrier d'E. Roschach témoignant à son tour de la qualité de la collection de celui « qui ne voulut admettre dans son musée rien de banal ou d'insignifiant³³ ». Si exceptionnelle soit-elle, cette acquisition faillit bien échapper à la ville de Toulouse, le prix demandé par son propriétaire, initialement de 41000 francs, puis généreusement revue à la baisse pour se fixer à 40000 francs, représentant une somme non négligeable pour les finances municipales. Bien que votée le 21 janvier 1874, la vente fut annulée par le préfet Charles Nicolas Welche sous prétexte d'insuffisance du budget de la ville³⁴. Et pourtant, E. Barry s'était montré arrangeant en proposant un paiement en deux annuités de 20000 francs, affirmant ainsi son souhait de voir son « musée » rejoindre les collections publiques.

Finalement, l'instabilité politique eut raison et du préfet et de l'équipe municipale et « la commission qui remplaça le conseil dissout en vota de nouveau l'achat, au même prix de 40 000 francs, dans la séance du 20 décembre 1874, sous la présidence de M. Toussaint, Maire³⁵ ». Les Archives municipales conservent le traité passé entre la ville de Toulouse et E. Barry, après la délibération du 20 décembre

Pourtant, le « musée » de Monsieur Barry bénéficiait d'une bonne réputation dans le milieu des érudits toulousains et l'intérêt historique et esthétique de ses collections était unanimement reconnu. Le 4 mai 1873, un article publié dans le *Messenger de Toulouse* attire l'attention sur la qualité indéniable de cette collection : « Si nos renseignements sont exacts, nous serions à la veille de perdre, en totalité ou tout au moins en partie, les belles collections archéologiques et artistiques de M. le professeur Barry³¹ ». Ces quelques mots attisent curiosité et frustration : qui en est l'auteur (l'article n'est pas signé) ? La collection Barry allait-elle être acquise par un musée étranger comme ce fut le cas en 1856 pour la collection Soulages partie à Londres ? Quoi qu'il en soit, ce signal d'alerte et la description du musée Barry développée dans cet article ont dû contribuer à la prise de décision de la ville de Toulouse de finalement acquérir pour son musée la riche collection d'objets en bronze d'E. Barry.

LES VENTES DE 1874 ET 1877

Dans la séance du conseil municipal du 21 janvier 1874, Théophile Huc présente la proposition de vente d'objets antiques, essentiellement en

³¹ Le *Messenger de Toulouse*, 4 mai 1873, tiré à part, p. 1.

³² Délibération du 24 janvier 1874.

³³ Délibération du 24 janvier 1874.

³⁴ Gatien-Arnoult, 1879, p. 78.

³⁵ *Ibid.*

1874, traité approuvé par le préfet le 30 mars 1875 et officiellement enregistré le 17 avril suivant³⁶. Ce document indique que le catalogue des objets fut dressé le 4 décembre 1874 (probablement en présence d'E. Roschach) et qu'E. Barry concéda finalement pour le paiement cinq annuités, de 8000 francs chacune.

Preuve sans doute d'une autre concession ou d'un geste de bonne volonté suite à la conclusion de cette vente, on notera qu'E. Barry donna à la ville, lors de la séance du 5 mai 1875, trois portraits de Capitouls attribués à Jean Chalette³⁷, qu'il avait exposés en 1858. Ces trois portraits anonymes provenaient, selon lui, d'un tableau officiel qui se trouvait au Capitole et dont ils auraient été détachés (fig. 8). On pourra donc voir dans ce don un symbole assez fort de la part de Barry, qui récompensait en quelque sorte les efforts de la ville pour l'achat de sa collection par le retour dans les collections municipales de tableaux liés aux anciens magistrats de Toulouse.

Le dossier de la délibération du conseil municipal, conservé dans les archives du musée Saint-Raymond, est un document très précieux pour l'étude de cette acquisition puisqu'y est associée la liste complète des objets, avec leurs provenances. Tout aussi précieux est le brouillon de cette liste, conservé aux Archives municipales³⁸. Les multiples ratures et renumérotations laissent penser que le comptage des objets fut compliqué, le nombre important d'item ayant certainement engendré quelques erreurs. En effet, le nombre d'objets effectivement achetés par la ville s'élève à 1016, tandis que le nombre « officiel » indiqué à la fin de la liste est de 1036. Cette différence s'explique par une erreur de transcription au niveau des numéros 548-561 (14 bracelets), le numéro 561 se transformant en 591 et décalant le décompte de 20 numéros.

Trois ans plus tard, E. Barry propose à la Mairie de Toulouse, en complément de la vente de 1874, un lot de bronzes figurés - 71 figurines humaines et 47 bronzes animaliers - pour la somme de 24 000 francs. Discuté en séance du conseil municipal du 2 février 1877, l'achat est acté avec comme argument de taille la volonté affichée par la ville de « concourir à favoriser le mouvement vers les études archéologiques en augmentant les richesses de nos collections, en réunissant dans les musées de Toulouse le plus grand nombre possible de ces monuments d'un passé depuis longtemps disparu³⁹ ».



Fig. 8 – Portraits de Capitouls peints par Jean Chalette entre 1610 et 1630 et donnés à la ville de Toulouse par Edward Barry en 1875. Musée Paul-Dupuy, n° inv. 77A, 77B et 77C (photo : J. Pons)

³⁶ Dossier Musée des Augustins, 2R25.

³⁷ Ces portraits sont aujourd'hui conservés au musée Paul-Dupuy. Nous remercions Claire Dalzin et Dominique Mazel pour nous avoir communiqué les notices et photographies de ces portraits.

³⁸ Archives non classées, dossier Ernest Roschach.

³⁹ Rapport de Théophile Huc lu lors de la délibération du conseil municipal du 2 février 1877.

UNE DERNIÈRE ACQUISITION EN 1895

Enfin, le 21 juin 1895, 16 ans après la mort d'E. Barry et après plusieurs propositions refusées entre 1888 et 1890, c'est sa collection de poids inscrits du Midi de la France (aujourd'hui essentiellement au musée Paul-Dupuy) qui est achetée par la ville de Toulouse pour 30 000 francs, payables en 15 annuités.

C'est son fils aîné, Émile, qui fit les différentes propositions à la ville, au moins à partir de 1888, à un moment où il cherchait apparemment à déménager les dernières possessions de son père. Il avait pris la peine de faire dresser un historique de la collection afin de la faire apprécier au mieux et plusieurs commissions se réunirent pour examiner les offres. Si les premières commissions louèrent la qualité de la collection de poids réunie par Barry, les prétentions financières étaient hors de portée du budget municipal : en effet, dans un premier temps Émile Barry proposa la somme de 100 000 francs, en ne souhaitant pas descendre en dessous de 90 000 francs. En 1889, il offrit la collection pour 45 000 francs, ce que la ville refusa encore, dans la séance du 14 mars 1890. Il fallut donc attendre l'année 1895 et de nouvelles négociations pour arriver à la somme de 30 000 francs, ce qui était une très bonne affaire malgré tout pour la ville. La convention avec les héritiers Barry ne fut conclue qu'en 1897 et les paiements s'étalèrent jusqu'en 1912, avec parfois quelques retards.

Au final, en associant les ventes faites du vivant du collectionneur et celles réalisées après son décès, la Mairie de Toulouse a engagé au moins 94 000 francs pour l'achat des collections Barry.

LA COLLECTION DES BRONZES FIGURÉS

LA COLLECTION qui rejoint le Musée de Toulouse en 1877 est formée d'une tête de jeune garçon en marbre (fig. 9) et de 124 figurines en bronze⁴⁰. Elle est décrite ainsi dans le rapport de la commission chargée d'étudier la pertinence de cette acquisition : « le premier groupe comprend les statuette représentant, sous divers types, presque tous les dieux de l'Olympe antique ; le deuxième groupe comprend les images humaines ; le troisième groupe se compose d'ex-voto, amulettes, membres en bronze, offerts aux dieux par des malades reconnaissants, images phalliques, etc. ; enfin, le quatrième groupe, qui n'est pas le moins intéressant, est formé par les images animales, au nombre de 44, dont quelques-unes sont véritablement hors ligne⁴¹ ».

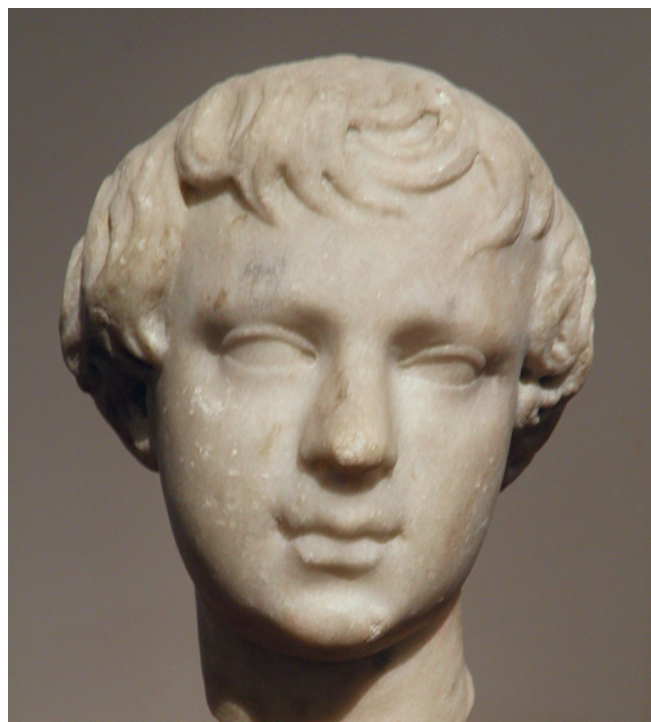


Fig. 9 – Tête de jeune garçon en marbre.
Musée Saint-Raymond, n° inv. Ra 367 bis
(photo : C. Raddato/CC-BY-SA)

⁴⁰ La délibération du 2 février 1877 mentionne 125 figurines mais la liste figurant dans les “ catalogues spéciaux ”, un registre conservé à la documentation du musée Saint-Raymond, montre qu'un numéro est absent (on passe du n° 118 au n° 120) et que la vente a donc bien concerné 124 figurines en bronze et non 125.

⁴¹ Délibération du 2 février 1877.

La rédaction de ce rapport fut confiée, comme en 1874, à E. Roschach qui se rendit certainement chez le collectionneur, au 1 allées Saint-Michel, où les pièces étaient présentées sur des étagères et dont le musée du Vieux-Toulouse a conservé quelques clichés (fig. 10). Ces précieux documents, couplés à la liste établie au moment de la vente, nous offrent une vision globale et exhaustive des objets acquis en 1877.



Fig. 10 – Ensemble de figurines en bronze photographiées dans le “musée” Barry. Tirage conservé au musée du Vieux-Toulouse (photo : J. Kérambloch)

La provenance n'est pas mentionnée. On peut noter la proportion relativement importante de statuette acquises en Italie, peut-être lors du voyage qu'E. Barry effectua en 1847 ? Sur ces 24 figurines, 3 ont été achetées chez le marchand napolitain Raphaele Barone (bronzes animaliers), pour les autres seul le lieu d'achat est mentionné, sans le nom du marchand.

DES OBJETS PASSÉS DE MAINS EN MAINS

Les mentions d'appartenance aux collections antérieures ont donné lieu à des recherches dans les catalogues de vente concernés⁴². Ces catalogues sont recensés dans une base de données constituée par l'Institut national d'Histoire de l'Art (base AGORHA). Nous y retrouvons les noms de grands collectionneurs parisiens auxquels Barry a pu acheter des œuvres : les marchands d'art Rollin et Feuardenet ou encore les collectionneurs Charvet, Fould et Pourtalès (voir encart). Grâce à la documentation conservée (catalogues de vente et procès-verbaux des commissaires-priseurs), nous pouvons connaître les œuvres vendues et les noms des acheteurs. Or, le nom d'E. Barry n'apparaît jamais.

⁴² Cette recherche a été favorisée par notre participation au colloque de l'INHA (Institut national d'Histoire de l'Art) sur les collectionneurs de la Belle Époque et notre rencontre avec Morgan Belzic qui, avec ses collègues, alimente la base de données AGORHA et constitue un Répertoire des ventes d'antiques en France au XIXe siècle.

DES COLLECTES EFFECTUÉES AU GRÉ DES VOYAGES

Les indications notées dans cet inventaire nous permettent de connaître pour certains objets les lieux de découverte et aussi parfois les collections auxquelles ils appartenaient antérieurement, ou encore la ville où E. Barry les a achetés.

Cependant, ces informations ne sont pas systématiquement données et sont plus ou moins précises. Ainsi, lorsqu'il est noté par « Narbonne », on ne sait pas si l'objet a été découvert à Narbonne ou si E. Barry l'a acheté dans cette ville. Nous en sommes réduites à des suppositions. Nous constatons qu'il est parfois noté « acquis en Toscane » et d'autres fois seulement « Toscane », on peut donc supposer qu'il s'agit bien du lieu d'achat. En revanche, pour certains objets, la mention « acquis » est clairement notée, par exemple « acq. à Gênes », ou « acq. à Paris », malheureusement cette précision est relativement rare.

Sur les 124 figurines en bronze, 77 proviennent de France, la moitié étant issue du Midi, 24 d'Italie, 1 de Grèce et pour 23 objets la provenance n'est pas mentionnée.

QUELQUES COLLECTIONNEURS AUXQUELS BARRY A ACHETÉ DES ŒUVRES

Rollin et Feuardent : Claude Camille Rollin (1813-1883) est marchand, expert en ventes publiques et numismate, établi 12 rue Vivienne à Paris. À partir de 1860, il s'associe à Félix-Bienaimé Feuardent (1819-1907) sous la maison "Rollin et Feuardent". Ils ouvrent une enseigne à Londres en 1867. À la mort de Rollin, Feuardent s'installe seul et l'affaire est ensuite reprise par ses fils sous le nom Feuardent Frères.

James Alexandre de Pourtalès-Gorgier (1776-1855) est issu d'une influente et riche famille suisse protestante. Il acquiert de nombreuses antiquités au cours de ses voyages et il assiste aux grandes ventes aux enchères parisiennes. Il transforme son hôtel particulier en galerie musée. Sa collection est vendue dix ans après sa mort, en 1865.

Jules Charvet (1824-1882) est spécialiste de numismatique et sa collection de matrices de sceaux a fait sa réputation. Il acquiert sur le marché de l'art de très nombreuses œuvres et en particulier lors de la vente Pourtalès (1865). Sa collection est vendue aux enchères à Paris en 1883.

Fould : nous ne savons pas à quel Fould Barry a acheté le petit "buste de Commode". Louis (1794-1858) ou Achille (1800-1867), deux frères collectionneurs et fils de banquier.

L'abbé Adrien Salvan (1800-1864) est l'auteur d'une *Histoire générale de l'Église de Toulouse*, publiée en quatre volumes entre 1856 et 1861 et d'une *Histoire de Sainte-Germaine de Pibrac* (1867).

Jules Soulages (1803-1857) est un avocat toulousain, il amasse au cours de ses voyages en Italie entre 1830 et 1840 des séries, alors peu prisées, d'objets décoratifs et de majoliques de la Renaissance, abordant tous les domaines : émaux, verres, bronzes, sculptures, vitraux, tissus, meubles. Il achète aussi, à Toulouse et dans sa région en particulier, des monnaies antiques et médiévales. L'ensemble, appelé "musée Soulages" et dont la porte est libéralement ouverte aux curieux, est dispersé pour l'essentiel en 1856 à Londres. C'est à lui que l'on doit aussi la découverte des mosaïques de Saint-Rustice en 1833. Il est l'un des membres fondateurs de la Société archéologique du Midi de la France en 1831.

Cela semble vouloir indiquer que Barry n'achetait pas au cours de ces ventes aux enchères, souvent organisées à Paris, mais qu'il devait négocier directement avec les collectionneurs pour l'achat desdits objets. Il nous manque bien évidemment des archives et notamment de la correspondance pour en avoir des preuves formelles, mais c'est l'hypothèse qui nous semble la plus probable en raison de l'absence de ces objets, bien identifiés, dans les ventes des collections auxquelles ils appartenaient précédemment (par exemple le buste de Commode ne figure pas dans le catalogue de la vente Fould en 1860).

Seule la documentation de la vente Pourtalès donne quelques indices : cinq objets aujourd'hui dans la collection Barry ont été vendus à Paris en 1865, suite au décès de Pourtalès. Ils apparaissent bien dans la base AGORHA mais pour trois de ces objets il est indiqué qu'ils furent achetés par Jules Charvet. Nous formulons l'hypothèse qu'E. Barry ait pu charger Monsieur Charvet (qui a par ailleurs acquis à cette occasion plusieurs œuvres pour sa propre collection) d'acheter quelques objets pour lui.

Une part relativement importante de cette collection a été acquise dans le Midi de la France (37 objets). L'on sait qu'E. Barry entretenait des liens étroits avec le collectionneur toulousain Jules Soulages qui collecta nombre d'œuvres en Italie. Cinq figurines de sa collection ont auparavant appartenu à Soulages, dont le *signum pantheum*⁴³, objet insolite représentant les attributs de diverses divinités suspendus à la massue d'Hercule (fig. 11). Deux figurines ont été acquises auprès de l'abbé Salvan, une statuette de Junon provenant du Sud-Ouest et le Mercure assis (fig. 12), indiqué comme provenant de Touget (Gers) dans la liste des « catalogues spéciaux ». Enfin, quatre statuettes ont été achetées par Barry à un certain

⁴³ MSR inv. 25625. Provient des environs de Rome.



Fig. 11 – *Signum pantheum*.
Musée Saint-Raymond, n° inv. 25625
(photo : D. Martin)



Fig. 12 – Mercure assis.
Musée Saint-Raymond, n° inv 25937
(photo : J. Glorès)

Pujol, dont un beau taureau marchant provenant du Gers. Ce collectionneur est pour nous difficile à identifier : ce nom est mentionné parmi les prêteurs dans le catalogue de l'exposition de 1858 organisée par Barry où il est seulement indiqué J. Pujol. Il réapparaît dans la liste de la vente de 1877, sans prénom, pour des objets qui proviennent souvent du Gers ou du Sud-Ouest. Un Pujol figure dans la liste des membres de la Société française de Numismatique et d'Archéologie (mais sans prénom). Dans son rapport lié à la délibération du 2 février 1877, E. Roschach évoque des « achats récents dans la collection Pujol » réalisés par le Musée de Toulouse. Enfin, le recensement de 1872 signale l'existence d'un Julien Pujol voisin d'E. Barry...

EDOUARD « EDWARD » BARRY, UNE FORTE PERSONNALITÉ

La préparation de cette présentation nous a permis de collecter beaucoup d'informations nouvelles quant aux circonstances dans lesquelles E. Barry a constitué et vendu sa collection ; nous avons aussi pu explorer la période de son voyage en Italie, ce qui nous ouvre de nouvelles perspectives de recherches, et collecté une documentation complémentaire qui reste encore en partie à exploiter.

En guise de conclusion, nous avons souhaité nous tourner vers Émile Cartailhac (1845-1921) et sa correspondance avec Ernest Chantre (1843-1924). Alors que ce dernier recherchait des photographies des collections Barry provenant des Hautes-Alpes⁴⁴, É. Cartailhac lui écrit : « Je connais beaucoup M. Barry, prof. à la faculté, épigraphiste fort savant, et grand collectionneur. Il a vendu une coll. de monnaies à Nîmes, une coll. de ses doubles (poids et mesures) à Bordeaux, etc. Il lui reste une admirable série de bronzes, ivoires, meubles, émaux et poids inscrits. Il vendra cela quand il voudra au British Museum pour une somme énorme. Il est l'homme Gallo-Romain par excellence, chez lui TOUT est gallo-romain. L'âge du Bronze ? Connais pas. Ces trouvailles de Vars ont figuré comme gallo-romaines à l'exposition de 1867 (...) Monsieur Barry a un caractère un peu original, j'espère pourtant que je pourrai vous avoir des photographies ».

Ce passage nous en apprend beaucoup sur les ventes (reste à identifier la collection de Bordeaux) mais aussi sur la personnalité de Barry ; il nous montre également un collectionneur empreint de culture classique, qui était reconnu par ses pairs mais cependant ignorait totalement l'existence des sociétés proto-historiques et, à l'inverse de la nouvelle génération, incarnée par Cartailhac et Chantre, ne se souciait absolument pas du contexte archéologique de ses collections.

BIBLIOGRAPHIE

P. BARRUÉ, L'Exposition universelle, *La Gironde*, 26 novembre 1867, p. 2.

Edward BARRY, *Livret de l'Exposition d'antiquités, d'objets d'art et de peinture ancienne*, Toulouse, 1858.

Edward BARRY, *Souvenirs d'une collection de province. Les lampes de bronze*, Toulouse, A. Chauvin, 1861.

Marie-Laure BERDEAUX-LE BRAZIDEC (dir.), *Les collections numismatiques du musée Ingres, Montauban (Tarn-et-Garonne)*, Société française de Numismatique, juin 2010.

Adolphe-Félix GATIEN-ARNOULT, Éloge de M. Edward Barry, *Mémoires de l'Académie royale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, 8^e série, T. 1, Toulouse, 1879, p. 27-95.

Claudine JACQUET, Le fonds Edward Barry au musée Saint-Raymond (Toulouse) : la collection éclectique d'un passionné compulsif, in ROUZAEU (N.), VIGIÉ (B.) dir., *Les collections de protohistoire dans les musées. Actes des journées d'étude, Gap, Hautes-Alpes*, 11-12 octobre 2018, 2020, p. 74-81.

Claudine JACQUET et Marie-Laure LE BRAZIDEC, Les parures de Panacelle (Peyre-Haute, Guillestre). Collection Edward Barry conservée au musée Saint-Raymond, musée d'Archéologie de Toulouse, in ROUZEAU (N.) dir., *Nécropoles gauloises des Alpes du Sud*, 2020, p. 50-58.

Claudine JACQUET et Marie-Laure LE BRAZIDEC, Edward Barry (1809-1879) : un collectionneur passionné et compulsif, à l'origine de plusieurs fonds d'antiquités dans les musées d'Occitanie, in *Collections et collectionneurs d'antiquités en Europe à la Belle Époque (fin XIX^e siècle-1914). Actes du colloque INHA-musée du Louvre 7-9 novembre 2019*, 2021, à paraître.

Albert LEBÈGUE, Éloge de M. Barry, *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, 2^e, T. XII, Toulouse, 1880-1882, p. 404-406.

Gabriel de MORTILLET, *Promenades préhistoriques à l'exposition universelle*, Paris, 1867.

Gabriel VAUTHIER, Un professeur de faculté politicien : Gatien Arnoult (1800-1886), *La Révolution de 1848 et les révolutions du XIX^e siècle*, Tome 25, n^o 126, Septembre-octobre-novembre 1928, p. 157-164.

⁴⁴ En 1875, Ernest Chantre et Benjamin Tournier fouillent le site de Panacelle (Hautes-Alpes) d'où proviennent plus de 200 bracelets et éléments de parure de la collection Barry.